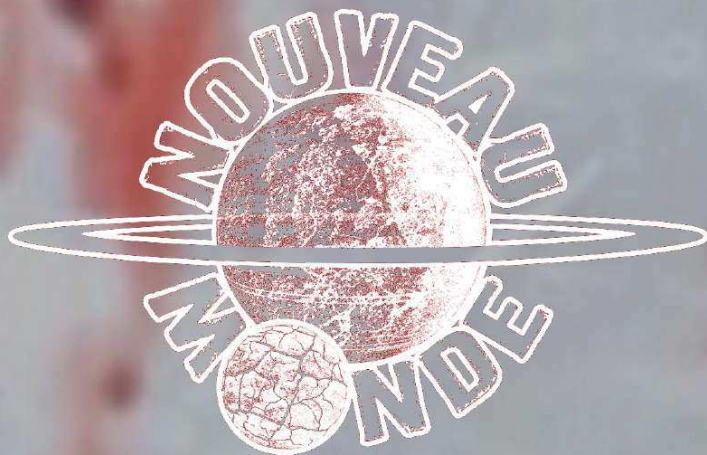




TRAUMA

Une nouvelle de Françoise GRENIER DROESCH

Nouvelle lauréate du 2e Tournoi des Nouvellistes





Éditions de l'Imaginaire

Retrouvez-nous sur

<https://editionsnouveaumonde.wordpress.com/>

TRAUMA

Françoise Grenier Droesch



Il suffoque. Son sang cogne contre ses tempes. Une sueur abondante perle sur son front et sa nuque malgré la température très basse de ce mois de janvier. Depuis combien de temps est-il recroquevillé derrière cette benne à ordures ? Il ne sait plus car la panique anéantit son sens des réalités. Lui, un individu brillant, agrégé de philosophie ayant publié de nombreux essais (M. Jean-Michel Laval, *La violence peut-elle avoir raison ?*, éditions PUF) - oui, il sait manier la rhétorique et développer des idées abstraites à la perfection - a été réduit à accepter un boulot de prof à mi-temps, dans un lycée du centre-ville, subissant le chahut dans ses cours et les réflexions humiliantes de ses collègues. Non, il ne peut pas en plus s'abaisser à avoir peur, craindre pour sa vie, se cacher comme un animal traqué. En cet instant décisif, il ressemble plus à un clochard qu'à un séillant professeur. Ses vêtements sont souillés, froissés et une puanteur de décharge municipale le suit.

Ce matin, il s'est décidé. Cela n'a pas été facile. Prendre sur soi pour ouvrir la porte d'entrée de son trois pièces. Personne dans le couloir. La voie est libre pour dévaler les escaliers et se risquer au dehors. Poussé par la faim comme un diable sort de sa boîte, il sait ce qu'il risque.

Il a vu de quoi "ils" sont capables mais il n'a pas mangé depuis 3 jours. Ils, les monstres qui depuis de longs mois, terrorisent les adultes sans exception, et massacrent ceux qui se trouvent sur leur passage. Une folie meurtrière s'est abattue sur la ville semblable à un virus, s'est propagée chez les plus jeunes, atteignant son paroxysme la nuit du Nouvel An 2013.

Le réveillon, comme chaque année se déroulait chez lui. Ses parents s'étaient installés dans le salon, autour de la table recouverte d'une nappe blanche. Il n'y avait aucune décoration, seulement les assiettes, couverts et verres. Le strict minimum.

Il était leur fils unique, même pas marié et il détestait ce moment obligé. Sa mère avait très vite voulu l'aider et elle lui emboîtait le pas dès qu'il y avait un truc à ramener.

— Maman, reste assise, ça va aller. Il n'osait pas lui dire qu'elle était pénible.

Par habitude, il avait commandé chez le traiteur trois repas de fête, avait acheté deux cadeaux : un livre pour son père sur l'architecture au XVIIIème siècle à Paris et un foulard pour sa mère, emballés dans du papier doré.

"L'an prochain, j'aurai 31 ans et une amie à leur présenter. On dînera en tête à tête à cette heure et il n'y aura plus de rituels débiles ", pensait-il. Tous les ans, à la même époque, il s'en persuadait- c'était dans ses résolutions- mais aucune fille ne restait très longtemps avec lui. Ce n'est pas qu'il était laid. Il se regarda dans le miroir du couloir en allant chercher le dessert : il ressemblait beaucoup au chanteur Sting mais avec des cheveux noirs et une fine moustache. Ses yeux étaient un problème : d'un bleu pâle presque gris, on s'y noyait.

Sûrement que Claire, sa dernière conquête ne se sentait pas rassurée et sécurisée à cause de ces iris-là, perdus dans le vague.

Ce soir, il les accueillait encore et ce fut le pire réveillon de tous. A un moment, il s'est absenté pour fumer. Il est allé dans sa chambre, a ouvert la fenêtre : des clameurs, des cris, de l'agitation partout en dessous de lui car il habite au 5ème étage d'un bâtiment ancien. Il a entendu la porte cogner contre le mur, le fracas du verre cassé, les cris de ses agresseurs et les hurlements de ses parents. Mais il est resté enfermé, tétanisé par ce qu'il percevait : le bruit mat de quelque chose que l'on abat, l'acharnement, les piétinements qui duraiient, s'éternisaient. Ceux qui étaient entrés vociféraient : " Les vieux nous foutront la paix, j'te jure ! Tu la fermeras à tout jamais sale pétasse ! Le nouvel ordre est à nous !"

Petit à petit, le silence était revenu. Il ne bougeait toujours pas. Prostré de longues heures sous son lit, il ne sortit de sa cachette que le lendemain.

La découverte macabre marqua son esprit. Ses parents baignaient dans leur sang. De nombreux coups de couteaux, des blessures au visage et sur le crâne leur avaient ôté la vie. La table renversée, les chaises cassées lui donnaient la nausée. La nappe était maculée de sang coagulé. Des gouttes restaient collées sur les murs. Il alla chercher des draps pour les recouvrir. Le spectacle de leurs corps abîmés, figés dans des postures indécentes était insoutenable. Un fois les corps rendus invisibles, il voulut prévenir la police. Impossible de passer un coup de

fil : le réseau était saturé ou définitivement défaillant. Il essaya son portable, puis le fixe sans résultat, attendit avec l'odeur des chairs décomposées.

La fin de ses vacances arriva. Il n'alla pas à ses cours, trop choqué par le déferlement de violence qui avait envahi son espace. La violence était vraiment entrée dans sa vie, elle avait pénétré ses yeux et son cerveau pour ne plus en ressortir. Il en avait visionné de ces images de sauvagerie pendant les guerres, des documentaires sur des exécutions sommaires et des carnages dus à la folie des hommes pour sa thèse mais ce n'était rien comparé à ce qui s'était passé. Il n'y avait pas d'écran et c'était les autres qui mouraient, pas ses propres parents. On aurait dit que la mort l'avait pris en otage. Ce qui lui arrivait correspondait à une dépression. Il s'en fichait. Parfois il s'en voulait de ne pas avoir verrouillé sa porte d'entrée mais est-ce que cela aurait changé la donne ? "Ils" l'auraient enfoncé. Au lieu de dormir, il imaginait la scène de tuerie avec ses parents. Il lui était difficile de somnoler tout à fait à cause de ces images incrustées dans sa tête et parce qu'il guettait le moindre bruit.

Il ne recevait plus de courrier : le journal "Le Monde" n'existait plus. Les activités habituelles de la ville avaient cessé. Plus de voitures dans sa rue, ni de tram et d'autobus. Il ne s'en inquiéta que 2 mois après cet évènement.

Au début, il eut du mal à supporter la proximité des cadavres. Puis il s'y habitua. Il se surprit à ne plus les trouver répugnants, réussit à manger des conserves, entreposées dans ses placards. Mais il n'avait plus goût à lire ni à jouer sur son piano. A la télé tournaient en boucle des séries américaines, des clips de rockers hurlants, plus proches des sirènes que de la musique. Il n'y avait que ça : finalement, ces programmes imposés ne le dérangent plus. Au contraire, ils l'abrutissent et bloquent ses pensées morbides.

Avant cet épisode terrible, une rumeur circulait : des mômes de 10 ans, en bande, se baladaient armés de couteaux, de barres de fer, de tournevis et cutters. Tout était prétexte à déclencher des expéditions punitives dans les quartiers. D'abord, les beaux quartiers avaient été vandalisés : les maisons bourgeoises mises à sac ou brûlées avec les belles bagnoles. Il n'aurait jamais imaginé que ces fous furieux s'en prennent aussi aux plus démunis. Lui vivait dans un modeste appartement, en haut d'un vieil immeuble qui avait bien besoin d'un ravalement de façade.

Derrière la benne à ordures, il suit la mise à mort de ses voisins, de petites gens très discrètes, pas argentés du tout : M et Mme Lemagny, la cinquantaine.

— Je te l'enfonce bien profond ! hurle une gamine d'environ 13 ans en abattant sa batte de base-ball sur la

tête de la pauvre femme tremblante. Les coups pleuvent tandis que les supplications du mari se mêlent aux cris des autres enragés de la bande. Au moins une dizaine de ces voyous les coince. A tour de rôle, ils se déchaînent, animés d'une force incroyable. Le regard noir, les mâchoires crispées, ils déversent leur haine en tapant, enfonçant les lames de leurs couteaux dans les chairs.

A plusieurs reprises, il détourne le regard mais il y a un côté hypnotique qui lui fait retourner vers l'horreur. Il se fait complice malgré lui de la boucherie.

— Pas de pitié pour les vieux ! Salauds, pourris, on en a marre de vous ! Maintenant, on ne nous dira plus ce que l'on doit faire ou ne pas faire. On n'a pas besoin de votre morale à 2 balles. Fuck you ! C'est une fillette aux traits déformés par la colère qui gueule tout en charcutant le visage sanguinolent de sa victime avec un acharnement inouï. Le crâne, la bouche pissent le sang. Les vêtements prennent une teinte rougeâtre. Cela n'arrête pas la fièvre meurtrière des jeunes assassins qui arrachent les oreilles, les enfilent sur une tige métallique souple et s'en ornent le cou. Quel trophée !

Un garçon s'approche au plus près des corps collés au sol, aux chairs éclatées. Il crache et relève fièrement son torse. Il s'adresse à sa bande en brailant :

— Leur gentillesse, beurk !

Ils se mettent à répéter chaque mot qu'il prononce dans des hurlements effrayants :

— On les exterminera tous ! Gloire à nous !

Là-dessus, ils stoppent net leur orgie, forment un cercle, bras dessus bras dessous, têtes penchées en avant. Ils se mettent à danser et à pousser des cris de joie. Puis, ils se bousculent et marchent triomphalement en direction d'une autre rue. "Ils sont drogués ou complètement saouls". Il sursaute lorsqu'un des leurs se met à cogner comme un malade à la porte de l'immeuble et frémit lorsqu'il entend "On reviendra".

Les autorités n'ont rien vu venir ou n'ont pas réagi à temps. Elles n'existent plus car ces bandes de mineurs ont réussi à s'introduire dans les ministères, les administrations, les commissariats, surtout dans les bureaux où se planquent les dirigeants, les directeurs ou patrons de grandes et petites entreprises. Tous ont été massacrés. Un gigantesque feu d'artifice et des explosions ont jailli des casernes et des camps militaires. Parmi les jeunes, il y a ceux qui quadrillent l'espace public, entrent dans chaque foyer, assassinant sauvagement les adultes, emmenant les bébés et les enfants de moins de quinze ans avec eux. Ils ont planifié leur assaut sur tout le territoire pendant cette soirée de retrouvailles familiales, ce 31 décembre où chacun s'occupe de recevoir ses amis ou ses proches. Il y eut des massacres dans les restaurants, les salles des fêtes et les boîtes de nuit. Personne n'avait prévu de sortir armé.

D'autres se révèlent être des petits génies de l'informatique. Leur rôle : paralyser le pays et ils ont réussi haut la main. Les plus âgés ont 15 ans.

Les jeunes dirigent eux-mêmes le pays, se sont appropriés les chaînes de télévision, les postes-clés dans les banques, les ministères et établissements scolaires. Ils font régner leurs lois. Malheur à ceux qui s'opposent. Même s'il ne reste plus grand monde à tuer, des hordes de gosses continuent à surveiller les déplacements et n'hésitent pas, lorsque quelqu'un traîne dans la rue, à le frapper jusqu'à ce que mort s'ensuive. Implicitement, les survivants de cette folie ont compris qu'ils doivent rester cloîtrés le plus longtemps possible. Les stocks de vivres diminuant, il faut bien se réapprovisionner : les magasins étant tenus par des mômes, la seule solution est de fouiller les poubelles à la tombée de la nuit ou au lever du jour. Avec beaucoup de chance, on trouve de quoi se remplir le ventre. Survivre, éviter les expéditions punitives.

Pour l'instant, Jean-Michel Laval leur a échappé mais jusqu'à quand ?

Il attend encore caché entre le mur et les poubelles, amorce une sortie en rasant les façades des bâtisses. Son cœur s'affole. Il se hâte, court jusqu'à son entrée d'immeuble. Comme l'ascenseur ne fonctionne plus, il entreprend de grimper les 300 marches le plus vite possible. Il est obligé de s'arrêter à mi-course pour

reprendre son souffle. Encore un petit effort. Il actionne la poignée et se précipite à l'intérieur. Il ne peut plus verrouiller : « ils » ont démonté la serrure. Dans sa cuisine, il étale sur son plan de travail son maigre butin : une tranche de jambon, des chips, un quignon de pain et de la compote. Va pour mordre à pleines dents la nourriture tant convoitée. S'apprête à trancher le pain. Des pas dans l'escalier. Là où il se trouve, tout près de l'entrée, n'importe quel son est amplifié. Il se fige. Des talons de chaussures claquent pendant la montée, se rapprochent, hésitent devant son tapis. Le couteau. Il s'en saisit. « Je ne me laisserai pas faire ! ».

— Jean-Mi ? lâche une petite voix.

«Ils connaissent mon prénom, ça doit être un de mes élèves qui le leur a appris, les autres attendent le signal pour monter au cas où je réponde ! Ne rien dire et agir ! » Stressé par ce qu'il a subi, fragilisé par le manque de sommeil, le prof de philo se jette sur l'intrus.

Angoissé par la peur de mourir, il ne réfléchit pas, plante des dizaines de fois la lame dans le ventre, le cou, le dos. Sourd aux plaintes et gémissements de sa victime. Il se déchaîne, aveuglé et perdu. Enfin, il se calme. Pose son regard sur les mains du cadavre. Elles sont fines. Un des doigts porte une bague qu'il reconnaît : c'est celle qu'il avait offerte à Claire ! Claire ! Son visage est méconnaissable. Dans ses vêtements cramoisis, git son ancienne petite amie. Un hurlement déchirant, inhumain sort de sa gorge. Puis il se met à pleurer. Ses sanglots

l'empêchent de respirer. Il retourne son couteau et se l'enfonce dans le cœur.

Des personnes confrontées à des actes insoutenables ne doivent-elles pas les reproduire pour s'en défaire, pour chasser leurs démons ?

La violence appelle la violence paraît-il...

FIN



TRAUMA - Genèse

Cette histoire s'est imposée d'elle-même suite à une sortie pour assister à un concert où mon fils se produisait avec son groupe « Cadavreski ». Traditionnellement, dans ma ville, une association, « Les Clefs de Troyes », organise une fête pour les nouveaux étudiants venant intégrer les formations post-bac disponibles dans nos universités surtout techniques...

Bref, nous sommes venus en famille et nous nous approchons de la scène, installée sur le parvis de la Médiathèque, je crois, pour mieux apprécier le spectacle. Il n'est pas trop tard, la place est clairsemée, et tout le monde n'est pas encore là, surtout les habitués des afters des concerts de la ville (Ville en musique en été et Nuits de Champagne à La Toussaint...). Les nouveaux étudiants attendent patiemment... Il y a des remises de prix suite à une course urbaine d'orientation (en vue de découvrir notre ville) par l'intermédiaire de points accumulés lors d'épreuves (sportives ou culturelles) gagnées par les équipes concurrentes dans la journée et comptabilisés ce soir-là, vers 19h...

La prestation musicale commence à 21h quand soudain un groupe de jeunes cherche à passer en force vers les premiers rangs (où nous sommes). On nous bouscule sans ménagement. Au vu de notre tête pleuvent des mots et des phrases terribles pour une soirée « bon enfant ».

« Qu'est-ce qu'ils foutent là, les vieux ? Putain, c'est pas possible ! » (C'est vrai que mon mari et moi-même approchons de la soixantaine, notre fille aînée de la trentaine...).

On ne réagit pas à leurs propos mais la fille du groupe réplique encore :

« Je te l'enfonce bien profond » en faisant un doigt d'honneur en notre direction après qu'ils aient réussi à se placer devant tout le monde...

Cette façon de nous considérer m'a choqué profondément et a été le déclencheur de cette histoire d'un prof agressé par des bandes de jeunes comme ça gratuitement.

Je me suis dit que tous ces étudiants, ou des lycéens même, pouvaient se retourner contre nous, adultes, pour diverses raisons ou même aucune, juste par provocation (peut-être ceux rencontrés lors de cette manifestation étudiante étaient-ils bourrés mais bon).

Le regard de la fille, noir, mauvais et son langage méprisant, voire carrément insultant, m'a fait présager d'un futur où s'instaurerait leur règne et où ils nous pourchasseraient pour nous exterminer tous (les plus de 30 ans).

Un roman se rapproche un peu de mon texte, « Sa Majesté des mouches » (que j'ai lu après avoir rédigé cette nouvelle). En effet, les enfants peuvent avoir des réactions de pure violence à l'encontre de leurs semblables... Cela ne me semble pas irréel.

Un autre, que j'ai lu ensuite, « Rien ne nous survivra », de Maïa Mazurette (Mnémos Dédales), traite du même thème en pire puisque les jeunes s'acharnent sur des + de 25 ans. C'est carrément la guerre entre les 2 clans (celui des Théoriciens et celui des vieux qui s'affrontent dans une atmosphère de guerre civile).

Dans mon texte, par contre, les adultes ont perdu.

Voilà donc comment s'est construit cette histoire pas drôle et même assez gore. D'autres de mes textes ont aussi été déclenchés par des scènes vécues que je modifie pour les besoins narratifs... J'invente le personnage principal sur qui le malheur tombe et je m'amuse à le mettre dans des situations délicates ou absurdes (mon autre texte « Nuit Blanche » par exemple).

Parfois, ce sont des flashes ou images qui s'imposent à moi, dont je dois me débarrasser ou mettre à distance par écrit ou au travers des dessins. Dans cette catégorie, « Boomerang » et d'autres non parus sur cette plateforme. J'aime citer mon maître en la matière, Julio Cortázar, qui s'exprime sur la genèse de ces textes dans son « Tour du jour en quatre-vingts mondes ». Pour lui comme pour moi, il suffit d'écrire, c'est à dire « dérouler la pelote, le magma

informe que l'on a dans la tête » et les idées s'enchaînent d'elles-mêmes. Je peux très bien commencer une phrase et, tout à coup, le reste arrive avec la fin (car souvent je n'en ai pas ou bien plusieurs à la fois !).

Merci à *Nouveau Monde* de m'avoir permis d'exprimer mon ressenti d'auteur et aussi d'avoir mis des lecteurs sur ma route.

En espérant que ces réflexions sur mon travail (en amateur et en pointillé malheureusement pour moi car je travaille parallèlement) vous apportent un plus, chers lecteurs.